

## Compte rendu

---

Ouvrage recensé :

Scarpa, Federica (2001) : *La traduzione specializzata, Lingue speciali e mediazione linguistica*, Milano, Editore Ulrico Hoepli, 333 p.

par Christian Balliu

*Meta : journal des traducteurs / Meta: Translators' Journal*, vol. 46, n° 4, 2001, p. 731-734.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/001962ar>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [erudit@umontreal.ca](mailto:erudit@umontreal.ca)

SCARPA, Federica (2001) : *La traduzione specializzata, Lingue speciali e mediazione linguistica*, Milano, Editore Ulrico Hoepli, 333 p.

Federica Scarpa, professeur associé de la *Scuola Superiore di Lingue Moderne per Interpreti e Traduttori* de l'Université de Trieste et auteur de plusieurs articles consacrés à la traduction spécialisée, nous livre cette fois un ouvrage entier consacré à cette discipline souvent négligée au profit de la traduction littéraire. Pourtant, on le sait, le verdict du marché est sans appel et la traduction spécialisée, sous ses multiples formes, occupe l'essentiel de l'activité traduisante.

L'ouvrage s'ouvre sur une caractérisation des langues de spécialité, dont les traits pertinents sont moins immédiats que ne pourraient le laisser croire des études comme celles de Kocourek (1982) ou de Lerat (1995) par exemple. Les dimensions horizontale (*common core* des différentes activités scientifiques) et verticale (fonctions et registres des langues de spécialité) sont étudiées ainsi que la distinction devenue classique entre langue commune et langue de spécialité. L'auteur y insiste sur le « redimensionnement » de la langue de spécialité, dans le sens où elle n'opère pas comme une réalité isolée, une monade, mais comme une variété fonctionnelle du code de base représenté par la langue commune.

Vient ensuite l'étude des aspects macro- et microlinguistiques des langues de spécialité, qui prend en compte les caractéristiques textuelles et rhétoriques, les aspects morphosyntaxiques, lexicaux et terminologiques. La textualité y est notamment envisagée sous le double angle de l'anaphore et de la cataphore. Ces deux procédés, qui font rarement l'objet d'une attention particulière dans les ouvrages consacrés aux langues de spécialité ou à la traduction spécialisée, me semblent néanmoins essentiels pour assurer la cohérence, la progression et la compréhension d'un texte ou de sa traduction. J'aurais toutefois apprécié un développement plus large, dans la mesure où l'approche détaillée des procédés anaphorique et cataphorique souligne l'importance de l'argumentation dans tout texte scientifique ou technique. Sans parler du confort de lecture pour le récepteur.

Les aspects morphosyntaxiques englobent des procédés souvent mis en exergue, à savoir le style nominal — que l'auteur considère comme un recours systématique —, les formes passive et impersonnelle, les modes du verbe, la terminologie, la biunivocité, la normalisation et l'absence d'émotivité. L'analyse de ces aspects est rigoureuse, sans surprise, et les auteurs de référence cités sont ceux que l'on retrouve dans les articles génériques consacrés à la problématique.

Scarpa souligne à juste titre combien la distinction entre lexique technique et subtechnique est délicate, puisque des mots issus de la langue commune peuvent être utilisés dans un sens restreint à l'intérieur d'une langue de spécialité. On comprend dès lors pourquoi la monosémie est une pierre d'achoppement en terminologie, discipline qui se cherche encore et qui n'a pas encore pu exorciser les démons de la lexicalisation. Son exigence de la monosémie et donc de la normalisation est contrebalancée par la superposition des différentes disciplines scientifiques qui s'échangent des modes d'expression en leur adjoignant, dans chaque cas, un référent propre au domaine en question.

À mon sens, le point capital est de bien comprendre que la langue de spécialité n'existe pas ; il n'y a dans la réalité que des discours de spécialité qui s'interpénètrent par le recours à des procédés originaires de la langue commune. La distinction entre signification, substrat polysémique vecteur d'un message potentiel, et sens, actualisation d'une signification et de sa dénomination en contexte, doit encore être précisée. La lexicalisation de l'activité terminologique et l'absence de délimitation du discours de spécialité contribuent à invalider dans une certaine mesure les arguments des auteurs d'inspiration wüsterienne.

Enfin, l'absence d'émotivité fait l'objet d'un traitement particulier et se matérialise par exemple dans le souci de standardisation et le recours aux acronymes. L'auteur évoque à raison l'emploi de la métaphore et de la connotation dans nombre de textes spécialisés, parfois même avec des vertus terminologiques. Cet aspect, que j'ai déjà évoqué par ailleurs (Balliu 2001), gagnerait à être approfondi dans des études ultérieures.

Le troisième chapitre traite des caractéristiques générales de la traduction spécialisée. Après la distinction opérée entre traduction littéraire et traduction spécialisée, les problèmes d'équivalence, de typologie et de communication sont passés en revue, afin de montrer la prééminence du récepteur dans toute activité de traduction. On sent en filigrane de ce chapitre les préoccupations des théoriciens du *skopos*, qui étaient déjà d'ailleurs celles d'un Cicéron ou d'un Luther.

Le quatrième chapitre, qui ouvre à mon sens la deuxième partie du livre, envisage la méthodologie de la traduction et inaugure par là même des préoccupations plus pratiques. Y sont analysés les méthodes, les procédés de traduction (avec une référence implicite aux travaux de Vinay et de Darbelnet) et les stratégies textuelles, qu'elles soient plus spécifiquement morphosyntaxiques ou lexicales. L'accent est placé sur l'identification des difficultés de traduction et leur résolution par le biais des procédés courants, comme la transposition, la modulation ou l'adaptation. Je regrette pour ma part que la traduction littérale et la paraphrase soient considérées comme des procédés de traduction à part entière, alors qu'elles trahissent souvent une carence cognitive, culturelle ou expressive du traducteur. Pour le reste, le chapitre se veut très pratique, avec de nombreux exemples, ce qui lui confère une valeur pédagogique certaine.

Le chapitre suivant est consacré à la qualité de la traduction, sujet épineux étant donné la variable constituée par le récepteur. La révision, les critères de qualité (précision, adéquation et acceptabilité), l'évaluation des erreurs et la compétence du traducteur sont passés en revue de manière détaillée. Les deux perspectives-clés sont envisagées. D'une part, la traduction en tant que texte dérivé d'un original,

auquel elle est confrontée en permanence pour jauger la précision de la reformulation en langue d'arrivée. D'autre part, la traduction en tant que texte indépendant, menant une vie autonome, inhérente à la culture d'arrivée, dont l'équivalence dynamique, pour reprendre la formulation de Nida, est le seul critère digne d'être pris en considération. Il est évident que l'acceptabilité d'un texte dépendra de la perspective considérée.

Enfin, le sixième et dernier chapitre concerne la profession de traducteur, son profil et les ressources les plus souvent utilisées dans le métier. Les services de traduction des grandes organisations internationales ne sont pas oubliés, même si les statistiques proposées par l'auteur restent éparses et lacunaires. Il en va de même pour le rythme de travail moyen qui ne concerne que l'Italie. La rémunération exigible, dont le prix varie selon les pays et qui se fait tantôt au mot (en Espagne), tantôt à la ligne, à la page ou encore au forfait pour de longs textes, n'est pas envisagée dans l'ouvrage, alors que ce paramètre est fondamental pour la défense et la promotion de la profession.

En revanche, la localisation et la traduction automatique et assistée par ordinateur sont étudiées, ce qui montre que le livre dépasse la simple étude théorique ou méthodologique pour envisager les besoins modernes de la profession. Les sources bibliographiques mentionnées sont d'ailleurs assez récentes, ce qui donne au livre toute son actualité. J'aurais néanmoins souhaité une approche encore plus réaliste et une analyse plus concrète, plus exhaustive, des grandes banques de données terminologiques et des O.A.T. (outils d'aide à la traduction), comme les mémoires de traduction par exemple. Celles-ci en effet, si elles autorisent un gain de rapidité et de cohérence textuelle, modifieront sensiblement l'horizon du traducteur de demain. Elles contribueront immanquablement à changer son activité et à améliorer son rendement au nom d'une qualité de plus en plus irréprochable. Du moins le pense-t-on.

Mais n'est-ce pas là un leurre? Le traducteur plus rapide, plus « efficace », en sera-t-il meilleur? La standardisation de la tâche, sa normalisation, que l'on retrouve déjà dans la veille terminologique, garantiront-elles un travail de qualité? Ce n'est pas parce qu'une même formulation se répète de document en document qu'elle en devient une vérité intangible. La cohérence peut, dans certains cas, n'être rien de plus que la répétition d'une erreur, d'autant plus sournoise qu'elle se reproduira à la vitesse de l'éclair grâce à cette automatisation de l'activité traduisante. Le masque de la rapidité ne cache-t-il pas le danger de l'errance et de l'insipidité?

C'est ce que j'appelle la thèse de l'« auteur anonyme », la machine tirant les ficelles de la traduction, laquelle ne serait plus l'œuvre d'un traducteur qui investirait le texte original de son *ego*. Ce dernier laisserait à la machine le soin de lui apporter des solutions à la carte. Le caractère impersonnel de certaines traductions semble, à première vue du moins, asseoir cette thèse. Mais ce débat nécessiterait à lui seul un ouvrage entier.

L'étude se termine par des exemples de textes traduits en italien au départ de l'anglais, appartenant aux cinq registres qui suivent : article scientifique de vulgarisation, manuel d'instructions, article de recherche scientifique, article professionnel et manuel d'étude. Les versions sont accompagnées d'un commentaire relatif aux modifications apportées au premier jet par la version définitive. De la sorte, le cheminement intellectuel du traducteur est mis en relief et sa démarche apparaît plus claire.

Une bibliographie abondante, un index analytique fouillé et une liste des noms cités referment cet ouvrage très utile qui résume bien la problématique complexe de la traduction spécialisée. Le livre s'adresse autant aux traducteurs chevronnés qu'aux formateurs et aux étudiants en traduction, auxquels il donne l'occasion de préciser et d'enrichir leurs connaissances. En matière de traduction spécialisée, les ouvrages de références sont, il est vrai, encore peu nombreux.

CHRISTIAN BALLIU

*Institut supérieur de traducteurs et interprètes,  
Haute École de Bruxelles, Belgique*

#### RÉFÉRENCES

- BALLIU, C. (2001): « Les traducteurs: ces médecins légistes du texte », *Meta*, « Traduction médicale et documentation », 46-1, p. 92-102.
- KOCOUREK, R. (1982): *La langue française de la technique et de la science*, Wiesbaden, Brandstetter.
- LERAT, P. (1989): « L'analyse morphologique des termes nouveaux », *La Banque des mots*, n° spécial.